

**LIN Yutang**

*L'Impératrice de Chine*

**Roman traduit du chinois  
par Christine Barbier-Kontler**



*Éditions Picquier*

## AVANT-PROPOS

Du VII<sup>e</sup> au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de la dynastie des T'ang, la Chine connaît une des périodes les plus fastueuses de son histoire. C'est en 618 que la famille Li fonde un empire puissant qui va parachever l'œuvre de réunification entreprise par les Souei entre 581 et 617. Renouant avec la politique hégémonique des Han (206 av.-220 apr. notre ère), l'empire des T'ang étend progressivement sa domination sur toute l'Asie, de la Perse à la Corée, du lac Balkhach au Vietnam. La Chine reçoit des influences islamiques, iraniennes, et indiennes à travers ses ports de la mer du Sud et les royaumes d'Asie centrale. Sa culture traditionnelle revivifiée par ces apports va rayonner en Asie du Sud-Est et en Extrême-Asie. Les capitales, Tch'ang-ngan et Lo-yang, reconstruites sur des plans grandioses aux environs de l'an 600, sont les centres d'une civilisation brillante et cosmopolite. L'extraordinaire rayonnement de la Chine des T'ang coïncide avec l'épanouissement d'un vaste courant spirituel et religieux qui inspire aussi l'art et l'économie de l'Asie tout entière : le bouddhisme, voie de salut dominante, jamais dominante, infuse ses forces vives aux cultures asiatiques dans le respect de leur diversité.

Au VII<sup>e</sup> siècle, la scène politique chinoise est accaparée par un personnage d'exception, une femme, l'unique « empereur » que la Chine connut jamais. Elle a pour

nom Wou Tchao et vivra de 624 à 705. Entrée au palais à l'âge de quatorze ans, elle est, sous le Grand T'ai-tsong (629-649), simple dame au service de l'empereur. À force d'intrigues et de séduction, de complots et de meurtres, elle va bientôt régner sur le cœur du nouveau souverain, le faible Kao-tsong (649-683), sur le palais impérial, sur la Cité interdite, siège de l'administration centrale, et sur l'empire tout entier. Après avoir éliminé ses propres fils héritiers du trône et les membres de la famille impériale au pouvoir, elle s'arroge, en 690, le titre d'empereur, se fait appeler Tsö-t'ien ou « Conforme à la volonté du Ciel » et fonde sa dynastie, celle des Tcheou, qui ne sera ruinée que peu de temps avant sa mort.

Comment expliquer pareille destinée sinon par une vitalité incomparable, une puissance de vie exceptionnelle ? On dit que, dans sa vieillesse, elle entretient un harem de jeunes pages, l'*Institut des Grues*, et qu'il lui repousse des dents de sagesse et de nouveaux sourcils. Comme bien des monarques chinois, elle se berce du rêve de l'immortalité, de la longue vie promise par la religion taoïste. Ne meurt-elle pas à quatre-vingts ans passés, certaine que son nom ne sera jamais oublié ?

Tout concourt à fortifier ce destin d'exception. Elle soutient l'église bouddhique, alors au faîte de sa puissance politique et économique. Les moines éminents, admis à la Cour, contribuent à l'éclat et au dynamisme des études philosophiques. De nombreux temples et monastères sont construits dans la capitale de l'est, Lo-yang, la ville de ses prédilections. L'immense grotte sanctuaire Fong-sien sera aménagée vers 672 dans la montagne du défilé de Longmen et aujourd'hui encore, on peut admirer l'altier Bouddha monumental qui domine l'ensemble. Ces édifices grandioses servent sa gloire, sa propre édification, sa déification enfin. Elle fait accroître la légende de sa

réincarnation du Bouddha des temps à venir et se présentera aussi comme la descendante des sages rois Tcheou de l'Antiquité.

Tout despote d'envergure, car elle fut surtout une despote et sans doute une des plus grandes meurtrières de tous les temps, a besoin de légitimité. À quoi servirait le pouvoir s'il n'était connu et reconnu par les hommes et par les dieux ? Le mandat céleste ne se confère qu'à l'aide de signes, de présages, de prophéties. L'usurpatrice multipliera les preuves, vraies ou fausses, de la volonté divine. Preuves qui lui serviront surtout à légitimer le massacre des aristocrates de la famille de son mari et à justifier le règne de la terreur et de la délation universelles. Sa tyrannie requiert des méthodes peu différentes, somme toute, de celles utilisées aujourd'hui encore. Son intelligence n'est jamais exempte de machiavélisme, de grandeur aussi. Hommes et événements, traditions et croyances, deviennent entre ses mains des armes politiques redoutables. Si elle favorise la création et la formation d'une nouvelle classe de fonctionnaires, recrutés par concours, c'est pour servir ses visées de suprématie universelle. Mais les jalons sont posés et on connaît l'importance et l'influence des concours mandarinaux sur le destin de l'empire jusqu'en 1911.

Les montagnes et les collines de loess non loin de l'ancienne capitale, Tch'ang-ngan, recèlent de vastes ensembles funéraires. Ce sont les tombes des princes qu'elle fit massacrer qui nous permettent aujourd'hui de retracer la vie brillante de la cour des T'ang. Le prince héritier, Li Hsien (654-684), contraint à la pendaison, reçut les honneurs posthumes dus à son rang ; ses petits enfants, le prince Li Tchong-jouen et la princesse Yong-t'ai, fouettés à mort sur ses ordres en 701, furent réensevelis avec des honneurs spéciaux près du mausolée de Kao-tsong

à Kiang-ling, cinq ans après la mort de l'impératrice. Découvertes et fouillées dans les années 1970, ces trois tombes, ouvertes au public, ont fait l'objet de nombreuses études. On consultera avec bonheur les ouvrages respectifs de madame Vandier-Nicolas, *Peinture chinoise et tradition lettrée* et de Danielle et Vadime Elisseeff, *Nouvelles découvertes en Chine*, publiés tous les deux par l'Office du livre en 1983.

Dans ce roman historique très érudit, Lin Yutang fait parler un des nombreux petits-fils de la maison impériale T'ang, fils de Li Hsien justement, rescapé du massacre et qui recouvre, sa terrible grand-mère disparue, ses titres de noblesse et la liberté. Ses sources sont principalement les annales des T'ang, l'*Ancienne histoire des T'ang (kieou t'ang chou)* et la *Nouvelle histoire des T'ang (sin t'ang chou)* achevées respectivement en 945 et en 1060. Ces ouvrages aux dimensions considérables contiennent des biographies ou « annales véridiques » (*che-lou*) de l'impératrice Wou. La valeur des faits qui y sont consignés est relative car, jamais, leur choix et leur notation n'échappent à la conception morale de l'histoire de leurs compilateurs ou de leurs auteurs. Ce qui, d'ailleurs, est le cas de Lin Yutang lui-même. Nous renvoyons le lecteur soucieux d'authenticité officielle à la traduction de l'une d'elles, parue en 1959, dans le Bulletin de la société des Études Indochinoises : *Une traduction juxta-linéaire commentée de la biographie officielle de l'impératrice Wou Tsö-t'ien* par Nghiêm Toan et Louis Ricaud. Les meilleures traductions des annales des T'ang demeurent les travaux du grand érudit Robert des Rotours : *Traité des examens*, Paris, 1932 ; *Traité des fonctionnaires et de l'armée*, Leide, 1947-1948. C'est à lui que nous empruntons la traduction des titres des fonctionnaires civils et militaires et la nomenclature de l'administration. La description

minutieuse de celle-ci due à Étienne Balazs, *Histoire et Institutions de la Chine ancienne*, 4e partie, Paris, 1967, et la synthèse brillante de Jacques Gernet, *Le Monde chinois*, Paris, 1972, apportent des éléments indispensables à la compréhension du cadre politique économique, et social de l'époque.

Le lecteur appréciera sans doute de retrouver dans *l'Impératrice de Chine* la figure légendaire et sympathique du juge Ti dont les aventures policières furent réécrites avec brio par le grand amateur de la Chine que fut Robert Van Gulik. Il apprendra comment ce dignitaire intègre et courageux vaincra la grande despote et restaurera la dynastie des T'ang.

Lin Yutang nous permet de vivre ce moment exceptionnel de l'histoire de la Chine en brossant de vifs portraits des principaux protagonistes du drame qui faillit ruiner les T'ang. Son œuvre se caractérise par une rare acuité d'esprit, un humour glacé et une finesse jamais démentie. Si son admiration pour cette femme qui fut une des plus grandes souveraines et une des plus grandes meurtrières de l'histoire transparaît parfois, jamais il ne la juge à l'aune de la mentalité courante. En retraçant les lignes forces du destin de l'impératrice Wou, Lin Yutang fait œuvre de romancier, d'historien, de moraliste aussi. La cause qu'il défend est celle de la culture lettrée, de l'humanisme face à l'autoritarisme et à la barbarie. N'est véritablement souverain que celui, ou celle, dont l'existence et les actes s'inspirent de la vertu d'humanité. La cause, en Chine et dans le monde, est d'actualité. Notre tâche ne sera accomplie que si nous l'avons servie avec fidélité.

Nous avons utilisé pour cette traduction une édition en langue chinoise publiée à Shanghai. Nous nous sommes aussi référés avec intérêt à une version anglaise parue en 1979 à Taiwan. La transcription phonétique du chinois que

nous avons adoptée est celle de l'École Française d'Extrême-Orient. D'un usage plus commode pour le lecteur francophone, elle nous semble mieux correspondre aussi à l'esprit d'un texte dont les événements remontent au Moyen Âge de la Chine.

Christine Barbier-Kontler  
Tours, 1990

## LIVRE I

### Chapitre premier

Moi, Cheou-li, prince de Pin, ai décidé de narrer les événements survenus en ces décades dramatiques et navrantes de ma jeunesse quand la maison royale des T'ang, à laquelle j'appartiens, fut menacée d'extinction.

Depuis vingt-quatre ans à présent, nous avons, nous les princes, recouvré nos possessions, grâce à notre souverain le puissant Ming-houang<sup>1</sup>, et jouissons de la paix, de la sécurité et de tout ce que la vie peut offrir. Pour nous qui appartenons à l'ancienne génération et qui avons survécu à ces années terribles, tout ce passé semble irréel, pareil à un mauvais rêve. Mon cousin K'ieou, duc de Ying, fils du prince de Hsiu, Sou-kie, fait partie des heureux survivants. Il perdit son père comme je perdis le mien, au cours de la même vague de persécution. Honnête homme, il porta secours à bien des enfants de notre maison. Lui, comme moi, fut orphelin de bonne heure ; il connut la peur, la faim, la solitude de l'enfant perdu dans les forêts sauvages de l'île de Hai-nan la subtropicale, sise dans les mers du Sud. Il connut aussi le sort du fils de proscrit dont le nom est entaché d'opprobre. Sa mère et neuf de ses frères furent

---

1. « L'empereur brillant » (685-762) règne à partir de 712 sous le nom de Hiuan-tsong.



assassinés le même jour tandis que lui et trois de ses plus jeunes frères furent exilés dans cette île maudite.

Lui et moi nous asseyons souvent devant une coupe de vin pour échanger nos souvenirs et parler de cette femme extraordinaire et pour le moins stupéfiante que fut notre grand-mère. Son père, mon oncle, et mon propre père étaient tous deux de véritables gentilshommes. Quelle différence cela fait-il ? Son père fut pendu et on contraignit le mien à la pendaison. Mais mon cousin et moi prenons plaisir à ces entretiens, pareils en cela à de vieux marins qui se racontent leur sauvetage après un naufrage en mer.

Comment parler de sa grand-mère ? Surtout, quand, comme la nôtre, ce fut une putain !

La maison impériale, Sa Majesté incluse, tient pour tacite usage de n'en jamais parler irrespectueusement ; même si, à l'encontre, nous n'avons jamais mâché nos mots pour parler de ses neveux, les Wou. Un silence gêné s'établit quand son nom est prononcé par inadvertance au cours des conversations. N'était-elle pas notre grand-mère après tout ? Même de cela je ne suis pas vraiment certain ; de sérieux doutes subsistent quant au fait qu'elle fut ma véritable grand-mère ; je tendrais plutôt à croire, comme je le montrerai au cours du récit, que mon père n'était pas son fils, mais celui de la dame de la principauté de Han.

Il m'est arrivé tout récemment de commettre un impair. Nous étions en avril et le temps était particulièrement beau. Quand le prince de K'i, frère de l'empereur, vint me rendre visite, je ne me sentais pas très bien et lui dis : « Je parie qu'il va pleuvoir bientôt. » Et, en moins d'un jour, le temps changea. Il plut sans discontinuer dix jours durant. Quand, au cours d'un dîner, je dis au prince de K'i que le temps allait s'éclaircir de nouveau, il ne me crut pas tant le ciel était couvert. « Je vous en fais le serment », déclarais-je. Et, de la même manière qu'il s'était couvert,

le temps s'éclaircit dès le lendemain et il cessa de pleuvoir. Mon cousin en fut si surpris qu'il rapporta les faits à Sa Majesté, me prêtant des pouvoirs de divination. Sa Majesté m'interrogea.

– Je n'use d'aucune magie, lui répondis-je. Dans ma jeunesse, quand j'étais enfermé dans le « palais de l'est », je recevais, trois ou quatre fois l'an, la bastonnade de la main des Wou. Vous étiez alors trop jeune et ne vous en souvenez certainement pas. Les cicatrices se sont refermées, mais leurs effets demeurent. Quand le temps change et se met à la pluie, je ressens dans tous mes os de grandes douleurs qui cessent dès que le beau temps revient. Voilà tout ! Et j'ajoutais : « Merci grand-mère. » L'atmosphère se tendit sur l'instant, ce fut comme si je venais de commettre un terrible faux pas.

Il m'est difficile d'admettre cette convention. Sa Majesté s'est pourtant montrée généreuse à mon égard, comme elle le fut à l'égard de tous ses frères. Ce fut Elle qui marcha avec ses hommes sur le palais lors d'une attaque surprise et mit à mort les derniers des Wou. Combien pouvait-elle haïr Yi-tsong, San-sseu et tous les autres membres de ce clan infâme ! Alors que Sa Majesté était encore enfant, on lui permit un jour de sortir du palais pour aller se recueillir en notre temple ancestral. En chemin, le jeune prince et sa suite furent arrêtés par Yi-tsong, alors au faite de sa puissance et lui, l'enfant, s'écria :

– Comment osez-vous ? Nous sommes ici même au temple de nos ancêtres impériaux, le temple de la famille Li ; en quoi notre présence vous regarde-t-elle ?

Mais Sa Majesté préfère aujourd'hui tenir le nom et tout ce qui concerne grand-mère à l'écart de nos conversations. Pourquoi toutes ces simagrées, tous ces vains préjugés vis-à-vis de ses ancêtres comme s'ils se devaient d'avoir toujours bien agi ? Si je ne peux écrire

avec honnêteté et franchise sur les étranges affaires et les néanmoins fracassants exploits de cette femme, à quoi serviraient ces mémoires ?

Les temps ont changé. Les Wou ne sont plus – enterrés certes, mais pas oubliés –, définitivement écartés de notre route en tous cas. La seule mention du nom de grand-mère avait pour effet de nous figer le sang ; à présent, après toutes ces années, elle m'apparaît comme une force démoniaque qui s'est déployée pour s'éteindre ensuite. Elle apparut cocasse parfois par ses extravagances, son opiniâtreté et son irrésistible croyance en elle-même. Elle aimait la vie. La vie, pour elle, était un jeu, un jeu pour le pouvoir et elle joua de toute son âme jusqu'à son dernier jour. Et si, à la fin, le rôle qu'elle choisit de tenir n'appartenait plus en rien à l'histoire courante, elle devait dominer son époque par une détermination extraordinaire et une volonté plus ferme que l'acier. Elle avait certainement voulu devenir la plus grande et la plus puissante femme de toute notre histoire. Si finalement elle fut vaincue, la faute ne lui en est nullement imputable ; aucun des membres de son clan, aucun des Wou, ne possédait la moitié de son intelligence et de son caractère, encore moins de son habileté politique.

Je dispose de tous les loisirs du monde pour écrire ces mémoires ; les rédiger sera une occupation utile et agréable à mon esprit. Nul doute que j'en serai gratifié. Il n'entre nullement dans mon propos de faire œuvre de lettré comme mon père en laissant à la postérité une admirable compilation intitulée : *Commentaire à l'histoire de la dynastie des Han postérieurs*<sup>1</sup>. Je souhaite rapporter fidèlement l'histoire des hommes et des événements qui ont marqué mes jours et ceux de notre impériale famille. Laissez-moi à présent m'effacer devant eux.

---

1. Les Han postérieurs ou Han de l'est (Heou-Han) ont régné de 25 à 220 de notre ère.

## Chapitre 2

En la vingt-troisième année de l'ère *Tchen-kouan* (649), le vieil empereur, mon arrière-grand-père T'ai-tsong, était couché sur son lit de mort dans sa magnifique résidence des collines Tchong-nan, sise parmi les arbres et une végétation luxuriante.

Lieu de ses villégiatures estivales, la résidence était reliée à la capitale par une charmante vallée où coulait la Tsan, rivière claire et bruisante qui descendait des collines environnantes pour courir jusqu'aux quartiers sud de la ville, là où les villas se pressaient autour du lac Tchou-kiang. Plus loin, les collines rejoignaient doucement la grande chaîne accidentée des monts T'ai-po. Mais là, environ mille mètres au-dessus de la cité, le plateau où s'élevait la résidence formait un espace clos et comme retiré du monde. « Le palais du vent frais », le *Han-fong-dian*, était une construction simple dans le goût rustique des maisons d'été pour laquelle on avait utilisé le bois d'un ancien palais. Il fallait voir dans cette simplicité un des principaux traits de caractère du vieil empereur. Fondateur de notre grande dynastie, il ne devait jamais se préoccuper de splendeur et de magnificence dans l'architecture et il vécut toujours dans les anciens palais des Souei<sup>1</sup>, qu'il avait vaincus, se contentant de faire exécuter, ici ou là, quelques réparations

---

1. Les Souei (581-617) furent les restaurateurs de l'unité et de la cohésion de l'empire après une partition qui dura près de quatre siècles.

mineures. Il savait combien son peuple était pauvre et combien il avait souffert des années de guerre et de chaos qui avaient précédé son avènement au trône. Les constructions grandioses ne demandent-elles pas des pauvres gens un surcroît de dépenses et de labeur ? Cependant, il avait fait ériger, dans l'enceinte du palais impérial, la « tour où l'on s'élève jusqu'aux vapeurs » ou *Ling-yen-ge* pour célébrer les vingt-quatre braves qui avaient œuvré et bataillé à ses côtés à la fondation du nouvel empire. Mais il ne fallait pas voir dans ce monument commémoratif une vaine affirmation de magnificence. Rien ne lui ressemblait davantage que de rendre un hommage vibrant à ses amis, à ses généraux et à ses preux compagnons d'armes qui s'étaient sacrifiés pour lui et pour la paix de l'empire.

La dysenterie qui l'avait affecté deux mois auparavant n'avait jamais bien guéri et, bien qu'il connût des moments de répit, toutes ses forces semblaient l'avoir quitté. Émacié et affaibli, il sentait sa fin proche. Il avait alors cinquante-deux ans, mais avait été un vieillard vigoureux et encore gaillard. Il avait toujours vécu comme un soldat animé d'un solide sens de la camaraderie. Véritable meneur d'hommes, il était doté d'une grande humanité et du charme de la simplicité vraie. Quand ses ministres commettaient des fautes, il le leur disait carrément et leur demandait en retour la même franchise. Il avait su ainsi rassembler autour de lui des hommes éminents par leurs capacités, des hommes de courage et d'honneur qui l'admiraient autant qu'ils l'aimaient. D'une certaine manière, ils savaient qu'il était plus grand et meilleur qu'eux tous. La fumée et la poussière des champs de bataille avaient souvent envahi ses narines et il avait conduit en personne la campagne de Corée. Avec ses grands généraux, il avait vaincu et écrasé la Confédération des Turcs de l'est au septentrion et porté les frontières de l'empire à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne. D'autres généraux et leurs

armées avaient investi l'Inde par le nord et forcé le Népal à verser tribut. L'empereur portait des favoris terrifiants, si épais qu'on aurait pu y bander un arc – il était d'ailleurs un archer hors pair – mais par dessus tout, il fut un homme de vraie compassion. Ce fut cette mansuétude qui donna à la grande et glorieuse dynastie des T'ang sa force car la loyauté profondément enracinée dans le cœur du peuple à l'égard de notre maison causa finalement la ruine des rêves de la dame Wou. Et s'il m'est apparu si important d'évoquer cette loyauté, c'est que les événements qui allaient survenir plus tard ne furent guère inspirés par ce sentiment altier.

Un jour qu'il visitait une prison, il fut touché par l'état des condamnés à mort et leur demanda :

– Voulez-vous rentrer chez vous et voir vos parents avant de mourir ? Les prisonniers n'en crurent pas leurs oreilles. « Eh bien, poursuivit-il, je suis l'empereur et vous déclare libres. Rentrez chez vous, voyez vos parents et vos enfants, mais revenez à l'automne pour subir votre châtement. »

Les condamnés étaient confondus. On les libéra. Et quand vint l'automne, en vertu de la promesse faite à leur empereur, ils regagnèrent de leur plein gré la prison pour être exécutés. Ils expièrent leur crime, le cœur emplí de gratitude. En ces jours, les condamnés à la peine capitale avaient droit à trois recours auprès de l'administration judiciaire locale, suivis par un appel à la Cour suprême de justice où siégeaient conjointement des membres du Grand Secrétariat impérial et de la Chancellerie impériale. T'ait-song avait agi selon son cœur. C'était un caprice qu'il n'aurait pas dû répéter trop souvent, mais c'était bon qu'il en fut ainsi car cette généreuse inclination révélait sa vraie nature.

À présent, grandement affecté par la maladie, il songeait à sa succession et aux événements du passé. Il avait nommé son fils, le prince de Kin, Tche, héritier du

trône. Dans sa maison, il avait connu bien des chagrins. Son épouse, l'impératrice Tch'ang-souen, était morte trop tôt, emportée par la maladie à l'âge de trente-six ans. Pour éviter que certains de mes lecteurs ne me taxent de misogynie, car je ne suis pas vraiment assuré de ce que je dirai des autres femmes de pouvoir au cours de ces mémoires, je dois rendre hommage ici à celle qui fut à la fois une bonne épouse et une femme généreuse. Elle prenait le parti des ministres lorsqu'ils avaient offensé son impérial époux et qu'il avait perdu son sang-froid. Bien souvent, elle avait contribué à maintenir leur loyauté au trône. Elle ne voulut jamais que l'on octroie trop de pouvoir à son propre frère Tch'ang-souen Wou-ki, qui était le meilleur conseiller et le plus grand stratège de T'ai-tsong.

Au cours de la maladie qui devait lui coûter la vie, quelqu'un avait suggéré une amnistie générale pour infléchir les dieux et tenter de la sauver. « Non, avait-elle déclaré, cela mettrait mon bien-être personnel au-dessus des lois de l'Empire. Nos existences sont prédestinées et de bonnes actions peuvent sans doute prolonger nos vies de quelques années. Mais si mes bonnes actions n'y suffisent pas, les prières aux dieux sont au moins aussi vaines ! »

Dans le même esprit, elle voulut être ensevelie dans un tombeau creusé dans une colline naturelle plutôt que dans un tertre artificiel aménagé spécialement pour elle, de façon à épargner la peine du peuple. « Le but de l'enterrement, avait-elle affirmé, est de cacher aux yeux des vivants la putréfaction du corps, non pas de s'auto-glorifier. »

Rien d'étonnant que T'ai-tsong devint, avec une telle femme de bien à ses côtés, un grand personnage. La mort l'avait emportée dans sa prime jeunesse mais elle avait laissé à la postérité un « nom parfumé » tout de grâce et de pureté. Le vieil empereur avait été grandement affecté par sa disparition. Il avait dit à ses dignitaires et courtisans

venus le reconforter : « Je sais bien qu'il est de notre lot commun de mourir un jour. Elle s'est toujours tenue à mes côtés pendant les moments de crise et m'a donné d'excellents conseils. En la perdant, c'est aussi une compagne et une amie que j'ai perdues. Vous comprendrez qu'il m'est difficile, bien difficile, d'admettre sa disparition. »

Du jour où il la perdit, il ne fut plus le même homme. Il eut des femmes, beaucoup de femmes, mais rien n'était plus pareil et il ne souhaita pas faire accéder une de ses concubines au titre d'impératrice. Il perdit aussi l'une de ses filles qui était âgée de douze ans et son chagrin fut si profond qu'il en fut marqué pour le reste de ses jours. La princesse Kin-yang était une enfant calme et affectionnée ; elle le suivait jusqu'à la porte *K'ien-houa* quand il allait présider les audiences. Elle avait pour surnom « bison ». Il est toujours difficile de connaître l'origine de ces sobriquets surtout quand, comme celui-ci, ils sont insolites. Bison et son frère, le jeune prince héritier que l'on appelait « pauvre faisan », étaient très attachés l'un à l'autre. Ils avaient à peu près le même âge. Quand il dut se rendre en la maison de l'héritier du trône pour recevoir l'éducation des princes, elle pleura à chaudes larmes, pensant qu'elle ne le reverrait jamais plus. Les sentiments que son père lui portait furent connus de tous après sa mort ; on le vit souvent verser des larmes sans raison et il perdit l'appétit un mois durant.

– J'aimais tant cette enfant, expliqua-t-il aux serviteurs qui le suppliaient de se nourrir correctement, je ne m'en remettrai pas. Je ne sais pourquoi.

Ainsi fut l'homme qui donna à son peuple paix et justice, qui était sans peur au combat, dont les armées portèrent la terreur jusqu'au cœur des terres turques et qui, dans l'intimité, savait se montrer généreux et profondément humain.



### Chapitre 3

Il nous faut maintenant essayer de comprendre pourquoi le vieil empereur avait choisi un « pauvre faisan » pour lui succéder. Il avait quatorze fils, nés de dix mères différentes. Parmi eux se trouvaient les trois fils de l'impératrice Tch'ang-souen : l'aîné Tch'eng-k'ien « Conforme au ciel », le quatrième T'ai « Éminent » et le neuvième Tche « Règlement », qui étaient en bonne position pour accéder au trône. Mais les bambous de bonne souche donnent parfois de mauvaises pousses et même un empereur ne peut avoir exactement la progéniture qu'il souhaite. L'aîné Tch'eng-k'ien, héritier en titre, n'était en fait qu'un lourdaud, un chenapan qui s'affichait en compagnie d'acteurs, de prostituées et de garçons. Un soir, dans une salle sombre du palais, il s'allongea par terre et fit le mort. Il fit demander à ses amis de se vêtir à la mode turque et de danser autour de lui ; au beau milieu de cette danse de mort, il sauta en l'air, ce qui ne manqua pas de les effrayer grandement. C'était là sa conception du divertissement. Les meilleurs lettrés de l'empire furent chargés de son éducation, mais conseillers et professeurs ne purent le corriger un tant soit peu, au grand dam de son père. Celui-ci porta son choix sur T'ai, le quatrième. À la fois élégant et sérieux, lettré et écrivain à ses heures, il aurait pu devenir, à bien des égards, un bon souverain. L'empereur qui l'avait secrètement élu le fit vivre tout près de la salle du trône, le *Wou-tö-tien*, et devait lui

accorder plus de faveurs qu'à tous les autres princes, bien plus, en tout cas, qu'au prince héritier en titre. L'influence de T'ai grandit rapidement et son frère en prit ombrage. Les querelles entre les deux frères, leurs plaintes et leurs griefs mutuels ennuyèrent le vieil empereur au-delà de toute mesure. Les choses s'envenimèrent quand le prince héritier conduisit des hommes d'armes contre son frère ; sa révolte fut réprimée aussitôt mais l'empereur en conçut la plus grande honte. Ce jour-là, après l'audience, ordre avait été donné à Wou-ki, son fidèle beau-frère, et à deux autres dignitaires d'accompagner l'empereur en son palais intérieur. L'empereur était en proie à une rage si violente que, saisissant une épée accrochée au mur, il hurla : « Quelle sorte d'homme suis-je donc pour avoir un tel fils ! » et tenta de mettre fin à ses jours. Wou-ki l'arrêta dans son geste. Le vieil empereur avait toujours eu confiance en son preux compagnon d'armes ; il lui obéit et fit bannir Tch'engk'ien dont la vie fut épargnée. La succession était ouverte : choisir T'ai impliquait la poursuite de cette lutte à mort que les deux frères avaient engagée. Le vieil empereur réfléchissait et Wou-ki lui conseilla de nommer Tche au titre de prince héritier.

– Tche ? Le « pauvre faisan » ? dit l'empereur. Vous avez probablement raison. L'inimitié entre mes autres fils est allée trop loin. T'ai tuera Tch'eng-k'ien ou Tch'eng-k'ien conduira une rébellion contre T'ai. Si je fais de Tche mon successeur, ils seront épargnés tous les deux. D'autre part, Tche est affectueux, loyal, un peu faible, certes, mais...

Et, pour la première fois de sa vie, le grand T'ai-tsong commit une erreur de jugement en nommant Tche prince héritier afin de protéger un fils indigne et débauché. Tche était trop faible, trop hésitant, trop timide enfin pour tenir les rênes de l'empire. Son père s'en aperçut vite ; il dit un

jour à son fidèle Wou-ki : « Vous m'avez conseillé Tche...  
Je ne sais pas vraiment... »

De toute façon, la question de la succession devait être réglée rapidement pour éviter les conflits à venir. C'est ainsi que le vieil empereur fit proclamer un édit selon lequel l'ancien prince héritier Tch'eng-k'ien avait été déposé et banni et que Tche était le nouvel élu. Tout autre aspirant à la couronne ou quiconque soulevant à nouveau la question serait sur le champ éliminé.

Tche avait alors vingt-deux ans. Il était marié et avait déjà quatre fils. Bon jeune homme, il était de tempérament nerveux, manquait de confiance en lui et n'était guère brillant. Son père l'aimait pourtant car il était d'un caractère affectueux, loyal et obéissant ; il lui avait choisi une charmante personne pour épouse qui allait devenir l'impératrice Wang et qui pour l'heure résidait avec lui en la maison de l'héritier du trône. La position et l'état de prince héritier étaient très particuliers. Le prince, placé sous la tutelle d'hommes vénérables du gouvernement choisis pour leur savoir et leur caractère, vivait à part, dans une résidence propre ; même là, dans le palais d'été de l'empereur, il occupait des appartements séparés situés à l'est de ceux de son père.

Quelques jours avant sa mort, le vieil empereur fit mander ses deux ministres les plus fidèles pour qu'ils reçoivent ses dernières volontés. L'un d'entre eux était bien sûr son beau-frère Wou-ki et l'autre Tchou Souei-leang, un homme d'une parfaite intégrité que l'empereur traitait comme un frère juré. C'était un honneur très prisé, mais aussi une lourde responsabilité que d'être responsable de l'exécution du testament impérial. Le vieil empereur savait que son fils Tche allait avoir besoin d'aide et il accordait toute sa confiance à ces deux hommes. Les événements futurs montreront que T'ai-tsong ne les avait

pas méjugés mais qu'il s'était mépris sur l'acteur principal du drame qui allait se jouer, son propre fils.

Pour l'heure, Wou-ki, Souei-leang, le prince héritier et son épouse se trouvaient dans la chambre impériale de la résidence. Tenant les mains de Souei-leang, le vieil empereur déclara : « Vous m'avez servi avec loyauté tout au long de mes années de règne. Je vous ai appelés pour que vous receviez mes dernières volontés. Vous savez combien le prince héritier est aimable et combien il fut un fils de devoir à mon égard. Je vous les recommande, lui et son épouse. Préservez-les des périls qui peuvent les menacer et guidez-les pour qu'ils observent, maintiennent et poursuivent la tradition que j'ai établie. »

Voilà comment Wou-ki et Souei-leang étaient devenus « grands exécuteurs des volontés impériales », *kou-ming tach'en*, et devenaient les « oncles » du jeune empereur qui allait régner sous le nom de Kao-tsong ; de fait, Wou-ki était son oncle véritable.

L'empereur se tourna vers son fils et sa bru et leur demanda de mettre genou à terre avant de déclarer à nouveau : « Aussi longtemps que Souei-leang et Wou-ki seront à vos côtés, vous n'aurez rien à craindre. »

On demanda à Souei-leang de prendre par écrit ces déclarations et quand il eut terminé, le vieil empereur lui dit : « Wou-ki est depuis toujours mon bras droit. J'ai gagné le trône et établi l'empire grâce à son aide. Faites en sorte qu'il ne soit pas victime des intrigues politiques. S'il lui arrivait malheur, vous auriez failli à votre loyauté à mon égard. »

Souei-leang en fit la promesse solennelle et l'empereur sut que cette promesse valait de l'or. Mais il ne savait pas que, dès cet instant, Souei-leang était proche d'une femme qui allait lui demander bien des comptes à l'avenir. Elle se trouvait là, dans la chambre où ils étaient tous réunis ; ce n'était qu'une suivante.